

Chambre 42

Cinquante-huit ans que j’attendais. Il s’est amusé à me faire languir pendant cinquante-huit ans et j’ai supporté sans dire un mot la vie qui lui sortait par tous les orifices, en barrant les jours sur le calendrier et en astiquant l’argenterie. Et voilà, c’est enfin fait. Il est mort. Évidemment, il n’allait pas faire ça proprement, rapidement, une mort subite dans son sommeil, un AVC, un infarctus, quelque chose. Non. Le Parkinson. Une maladie sans fin, une lente agonie, emmerdante au possible. J’ai cru qu’on n’y arriverait jamais, mais ça y est. Hier, il a fini par crever.

Les enfants sont venus ce matin. Pour faire de l’ordre dans ses affaires, pour me tenir la main, pour me parler lentement et doucement comme si je ne les avais pas élevés, nourris, torchés moi-même toute leur vie. « Il est mieux là où il est », qu’ils m’ont dit. Ils ont fait tout un barda avec leur empathie, ç’a attiré le nouveau propriétaire qui est passé en sifflotant, mine de rien, et a jeté

un coup d'œil satisfait sur la chambre qui se vidait tranquillement.

J'ai vu le regard des enfants quand il est passé, un mélange de l'effroi du chevreuil et de la colère de l'ourse qui protège ses petits. Tout ça, et une indignation bien humaine. Je les ai entendus faire leur conciliabule dans l'entrée, dire que c'était odieux de reluquer les chambres comme ça et de se réjouir de la mort des vieux. Ils s'imaginent que je ne les entends pas, comme ils s'imaginaient que leur père ne les comprenait plus quand ils lui parlaient comme à un de leurs enfants. Ils ont fini par partir, en promettant de revenir demain, « pour ne pas me laisser seule ». Ça fait cinquante-huit ans que j'attends qu'on me laisse seule, ils peuvent bien rester chez eux, avec leurs ados morveux comme des nourrissons et leurs foyers au gaz qui surchauffent à côté de la télé.

Mes voisins de chambre, ceux qui le peuvent encore, ont défilé les uns après les autres avec leur canne et leur marchette, pour me transmettre leurs sympathies. Je les ai reçus poliment, comme d'habitude, et j'ai tout aussi poliment mis dehors celle de la chambre 12 qui s'attardait en jacassant des histoires à propos de sa belle-sœur et de son petit chien qui vit chez son fils depuis qu'elle est en foyer. Celui de la 23 a proposé une partie de cartes. Je lui ai conseillé un jeu de patience; pour ma part, je n'en avais plus.

Quand tout le monde a été parti et que le quart de nuit des infirmières a commencé, j'ai enfin commencé à respirer. J'ai verrouillé la porte, puis

j'ai sorti du fond du garde-robe ma valise noire, celle que j'avais reçue pour mon voyage de noces en janvier 1953, et qui n'a jamais resservi depuis. Assise sur le lit, je l'ai ouverte pour vérifier que tout y était encore depuis que je l'avais remplie, en arrivant ici il y a 10 ans, avec lui.

Tout était là, intact, à peine froissé d'être resté plié trop longtemps. La robe avec des petites manches bouffantes et des fleurs bleues. Un petit foulard de soie. Des souliers argentés, comme ceux de la photo de l'été 1952, et le sac à main qui va avec. Un pantalon. Une veste en tricot blanc. Mon chapelet. Des boucles d'oreilles. Mon passeport. Et une carte postale, celle avec les montagnes au loin et les branches séchées, signée Paul. Sur la poignée de la valise, une étiquette, avec une adresse à Phoenix.

J'ai refermé la valise et j'ai ramassé sur ma commode le cadre en bois avec la photo de notre mariage. Derrière le cliché pris en décembre, avec lui en smoking et moi en robe blanche, enceinte de quatre mois, il y en a une autre. C'est la photo de l'été 1952. Ma famille et moi, devant un cactus aux États-Unis, on sourit d'un air innocent. Derrière ma sœur, je tiens la main d'un Américain d'à peu près mon âge – Paul. Ça fait cinquante-huit ans que la photo est cachée là, et que j'attends ce moment où je pourrai la reprendre et, du même coup, reprendre ma vie où je l'ai laissée. J'ai cru qu'on n'y arriverait jamais, mais ça y est.

Après avoir vérifié une dernière fois que la porte est bien verrouillée, j'ouvre le cadre et j'arrache la photo, puis j'ouvre la fenêtre qui donne sur la cour.

L'air est frais, l'automne est bien avancé. Même si la lune n'est qu'un petit quartier, au loin, de l'autre côté des arbres, je devine la route qui va vers le sud. J'attache ma veste de laine et mon manteau, et j'enjambe l'appui de la fenêtre avec ma valise en frissonnant.

Il fera tellement plus chaud en Arizona.

Maude Nepveu-Villeneuve